

Quoi qu'il en soit, la soirée de madame de Rumbrye, tout en n'étant point un bal, présentait une assez belle cohue de toilettes princières. Il y avait des noms, mêlés en salade. Ce n'était pas un salon "pur ;" c'était un salon brillant.

Et les naïfs pouvaient se dire à la rigueur : que serait-ce donc si madame la marquise donnait un grand bal ?

Cette possibilité flatteuse renferme le but et le motif de la subite distinction que nous venons d'indiquer.

Il était onze heures et demie. L'orchestre avait préludé ; la maîtresse de la maison n'était point à son poste.

Hélène, avec une grâce parfaite et cette science infuse du monde qui semble être le lot des filles de race, faisait les honneurs en l'absence de sa belle-mère, et les faisait bien ; mais chacun se demandait néanmoins où était la marquise ; M. de Rumbrye avait jeté deux ou trois fois des regards inquiets et impatientes vers la porte de l'appartement de sa femme.

Elle parut enfin. Tous les yeux se fixèrent sur elle ; ceux des femmes avec envie, ceux des hommes avec admiration. Un murmure parcourut la salle entière.

Pour nous qui venons de la voir charmante et toujours diverse, Mme de Rumbrye s'était encore une fois transformée. Elle ne s'était point dépouillée de sa grâce native, mais elle l'avait modifiée.

Aucune trace ne restait de son nonchalant maintien ; tout en elle s'était fait digne et plein de réserve : la créole jouait son rôle de grande dame.

Elle traversa lentement les salons, variant à l'infini ses compliments et ses sourires, et alla s'asseoir auprès de Mlle de Rumbrye qui, seule, dans cette resplendissante réunion, pouvait lui disputer le prix de la beauté.

Il ne faut point croire que madame la marquise eût perdu son temps depuis son retour.

Quand elle avait quitté Carral, ce soir, il était plus de neuf heures. Or, à son âge, si l'alle qu'on puisse être, la toilette ne s'improvise plus.

De là son retard.

En arrivant, elle fit à Hélène un signe de tête plein d'affection, auquel la jeune fille répondit par un salut respectueux. Il y avait dans ce salut un peu de contrainte et beaucoup de froideur.

Le bal reprenait son cours. Pendant cela, nous ferons connaissance avec les personnages secondaires de notre drame.

M. le marquis de Rumbrye était un vieux gentilhomme plein d'honneur et de loyauté. Il avait été autrefois fort épris de sa femme, et certes, son mariage n'était point de ceux qu'on appelle "de raison," mais les méchantes langues prétendaient qu'avec le temps il avait appris à la mieux connaître, et que cette épreuve n'avait point tourné à l'avantage de madame la marquise.

Cette union était regardée par beaucoup de gens comme une mésalliance. Les suites n'en avaient pas été heureuses.

Les apparences étaient néanmoins gardées comme il convient entre les deux époux. A cet égard, M. le marquis se montrait sévère.

Ce manque de paix dans son intérieur rendait M. de Rumbrye froid et peu désireux de se produire. Ancien émigré, comblé de dignités et d'honneurs par la branche aînée de Bourbon, il subissait les nécessités de sa haute position et représentait comme il faut, mais ces fêtes le fatiguaient, il eût voulu fuir la société de ses pairs.

Mme la marquise, nous l'avons dit, avait un fils de son premier mariage. Elle aimait ce fils d'une tendresse

passionnée et sans bornes ; c'était peut-être le seul sentiment louable qui fût au fond du cœur de cette femme que le hasard semblait avoir parée de toutes les séductions pour mieux masquer le noir et repoussant abîme de son âme.

Toute l'affection de M. de Rumbrye était concentrée sur sa fille, Hélène, qu'il avait eue aussi d'un premier mariage, et il s'applaudissait de n'avoir point d'enfant de son union actuelle.

A part Hélène, il n'aimait plus personne, si ce n'est le roi beaucoup, et un peu notre ami Xavier qu'une circonstance fortuite avait fait son protecteur deux ans auparavant, pendant la réaction des Cent-Jours. C'était là, du reste, un de ces services que tout homme de cœur peut rendre ou recevoir.

Xavier, jeune et dont l'enfance avait été bercée par le récit de nos victoires, avait salué avec enthousiasme le retour de Napoléon, qui était pour lui la gloire même de nos armes.

Ses opinions connues l'avaient mis en situation de défendre efficacement le vieil émigré contre les insultes de ces lâches coquins qui conspuent sans cesse le vaincu, croyant ainsi glorifier le vainqueur.

Ce bon office rapprocha M. de Rumbrye de Xavier. Malgré la différence d'âge et d'opinion, malgré l'extrême distance qui les séparait sous le rapport de la position sociale, une sorte de liaison se forma entre eux. Le marquis était fait pour apprécier l'âme excellente du jeune homme. Il lui ouvrit les portes de sa maison. Il fit plus, il lui parla quelquefois de manière à éveiller un espoir dans ce cœur presque enfant.

Le mot espoir dit trop peut-être, mais il est certain que Xavier n'avait pu voir impunément Hélène de Rumbrye, meilleure encore qu'elle n'était belle. Ils furent attirés l'un vers l'autre à leur insu sous le regard de M. de Rumbrye qui souriait en silence à ce sentiment, respectueux d'un côté, candide de l'autre et admirablement pur des deux parts.

Hélène était une charmante jeune fille. Sa beauté consistait plus dans l'expression que dans la parfaite régularité de ses traits. Ses grands yeux bleus avaient des regards doux et fins ; son front sérieux pensait ; sa bouche mobile avait à peine besoin de parler pour se faire comprendre. Elle était pieuse comme les anges et n'avait pas de meilleure joie que la charité, mais elle était brave aussi et sous les grâces enfantines de ce front la ferme volonté pouvait naître.

Elle avait perdu sa mère trop tôt : une noble et chère femme qui lui avait appris à se confier en Dieu. Son père ne l'avait point remise aux soins de Mme de Rumbrye ; il l'avait élevée lui-même, libre sous l'attentive surveillance de l'amour paternel.

Mme de Rumbrye, de son côté, qui avait ses raisons pour gagner la confiance et l'amitié d'Hélène, s'était montrée dès le commencement pleine de prévenances, et ne lui avait dit jamais que de caressantes paroles.

Mais Hélène se défiait de Mme de Rumbrye. Elle ne croyait point à son affection. Parfois, elle s'était fait scrupule de cette froideur qui la glaçait en présence de sa belle-mère. Ce sentiment, plus fort qu'elle, avait persisté.

Il y avait une raison pour cela : une raison vivante, qui se nommait M. Alfred Lefebvre des Vallées, commensal de la maison, ayant son appartement à l'hôtel et place surtout à l'écurie. Ce M. Alfred n'était autre que le fils chéri de Mme de Rumbrye.